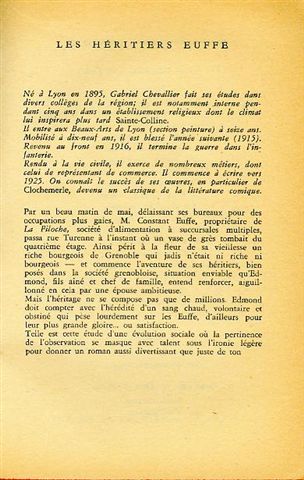
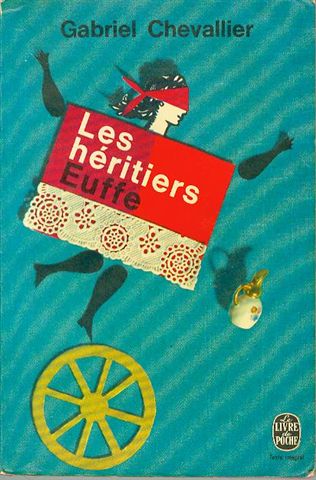
**CYCLOTOURISME et LITTERATURE**

**Gabriel Chevallier : les héritiers Euffe**



« Les héritiers Euffe », c’est le titre d’un ouvrage de Gabriel Chevallier, (l’auteur du roman très connu « Clochemerle » édité en 1945 et paru aux éditions PUF (Presses Universitaires de France) puis réédité en 1965 aux éditions Brodard et Taupin. Il met en scène la bourgeoisie de Grenoble dans les années trente. Il décrit le milieu des cyclotouriste grenoblois en connaisseur attentif de nos pratiques dans l’un des chapitres de l’ouvrage toujours disponible en librairie. Le voici. Les sous- titres ont été ajoutés.

**La préparation de la randonnée**

« Brusquement, le vendredi 2 mai, il y eut un petit coup de printemps. Ce n’était pas un printemps bien affermi mais on sentait son haleine de lilas et le ciel, au-dessus des pics reparus, avait tendu un beau bleu d’étendard neuf. Il est certains passages des saisons où les femmes ont des épanouissements de fleurs, lourdes de pollen. Les Grenobloises, sautillant des hanches, se mirent à sourire et à être belles, et les Grenoblois y virent un présage. Mais était-ce avant -goût, signal ou duperie ? Il fallait encore attendre pour se prononcer. Il arrive que le printemps dauphinois fasse de faux départs et donne de fausses joies

Le samedi tint les promesses de la veille. La Bastille s’éveilla sous un éclairage qui ne pouvait tromper. La qualité de la lumière qui faisait scintiller le Moucherotte et le Saint Eynard annonçait une journée réussie. Des milliers de cœurs se mirent à battre sur un autre rythme, et les chansons affluèrent aux lèvres. Les jolies cyclistes grenobloises animèrent les avenues de leurs chevauchées gracieuses et du spectacle de leurs jambes agiles. On reprit les projets abandonnés. Le bonheur fut une chose d’une simplicité merveilleuse qu’on touchait déjà de la main.

Ce jour-là, vers treize heures, dans la rue Turenne, un homme descendait les escaliers d’un immeuble en portant sur l’épaule une précieuse bicyclette, teintée d’aluminium, qu’il prenait grand soin de ne pas heurter contre les murs. L’homme sortit du couloir, vint accoter sa machine au trottoir et se mit en devoir d’achever les préparatifs par quoi un fanatique du cyclotourisme procède à une longue randonnée méthodiquement conduite.

Ce fervent cycliste avait lui-même une tenue étudiée pour la pratique de son sport favori. Il portait des pantalons de golf qui laissent le genou bien libre pour pédaler et dont les poches étaient fermées par des languettes de sécurité. Il avait des chaussettes de laine qui tiennent le pied chaud dans la chaussure basse et légère un chandail de laine par-dessus la chemisette, et par-dessus le chandail un blouson de toile imperméable, façon ski, qui s’ajustait au moyen d’une fermeture Eclair.

Le cycliste soupesa sa machine avec satisfaction, heureux de se dire que son poids allait à peine à 11kilos, avec ses pneus demi ballon en pur para, ses deux freins infaillibles, ses dérailleurs, ses garde-boues, son timbre puissant, son éclairage électrique et le compteur de vitesse. C’était ce qui se faisait de mieux en machine de ce genre, tous accessoires duralumin, à la fois robuste, pratique et légère. Avec la même satisfaction, soulevant les roues l’une après l’autre, il les fit tourner, vérifiant le centrage impeccable des jantes. Il fit sauter la chaine sur chacune des huit dentures qui donnaient des multiplications variant entre deux mètres dix et sept mètres soixante, gamme étudiée pour passer partout, malgré le pourcentage des pentes, la qualité des chemins ou la résistance du vent.

Cela fait, le cycliste s’occupa de son équipement. C’est à dire qu’il fit entrer dans ses sacoches et arrima sur son petit porte- bagages un petit attirail de camping, des vivres, une trousse à pansements, un nécessaire de réparation, une petite gourde d’alcool, ses outils bien accessibles, etc. Chaque chose avait sa place, intérieure ou extérieure, choisie en fonction du besoin de l’objet. Tout était serré par des courroies ou des attaches élastiques...Quand ce fut terminé, l’homme se recula pour contempler sa machine, se demandant s’il n’avait rien oublié. Et précisément : il avait laissé en haut sur un petit coin de cheminée, une petite boîte contenant un faux maillon de chaine, des capuchons de valve, du chatterton. Il rentra vite dans la maison et remonta les escaliers. Une voix féminine l’interpella, quand il ouvrit la porte :

- Tu as oublié quelque chose ?

- Oui, dit-il impatient.

- Tu vas être en retard….

- Je sais, je sais

Il trouva la boîte et s’en empara

- Adieu, cria- t’il

- Alors, tu seras là demain soir ?

- Oui, demain soir

- Ne va pas te fatiguer trop

-T’inquiète pas.

**En route**

Felix Lacail sortit de chez lui, laissant seule la tendre Flavie, sans avoir observé qu’elle faisait dans sa chambre de grands préparatifs de beauté. Il descendit rapidement les escaliers. En bas dans l’allée, comme il tenait encore à la main son trousseau de clés, il ouvrit machinalement la boîte aux lettres. Il y trouva un pli, à lui adressé, portant la mention : personnelle. Il ne connaissait pas cette écriture.

- Bah, se dit-il.

Il fourra la lettre au fond de sa poche. Rien n’était plus urgent que de sauter sur son vélo et d’aller rejoindre les amis, d’autres fervents cyclotouristes, qui l’attendaient près du passage à niveau, à l’entrée des allées de Pont de Claix. Il y un plaisir extraordinaire à donner les premiers coups de pédale, vifs et souples, qui vous entraînent sur le chemin de la belle aventure ensoleillée, par moments dure et hachée d’efforts. Mais ces pénibles efforts donnent l’impression de la conquête, à mesure que le cycliste se rend maître de l’étendue.

Felix Lacail n’avait pas fait de grande sortie depuis très longtemps. Il se demandait s’il serait en jambes et en souffle pour s’affronter aux pentes alpestres. Dès qu’il roula sur le macadam de la rue, il éprouva la douce sensation, comblante pour le cycliste, de « tourner dans du beurre ». Son coup de pédale le portait en avant sans peine, et il se laissait ensuite glisser en écoutant le cliquettement de sa roue libre. Il se trouvait bien récompensé des soins qu’il apportait à sa machine, améliorant sans cesse son équipement, démontant chaîne, roulements et flexibles, nettoyant et graissant, après avoir rattrapé le jeu des cônes et cuvettes. C’était sa grande distraction et son grand plaisir des jours sombres. Il s’installait chez lui, à la cuisine, au milieu d’un assortiment de bidons, de dissolutions, de graisses, de clés, de pinces et de chiffons et là, sifflotant des rengaines, tripotant le cambouis, il fignolait ses mises au point. Quand il avait fini de soigner sa machine, il pensait encore à elle, ne se lassant pas de feuilleter les derniers catalogues des constructeurs. Il expérimentait toutes les inventions qui font du cyclisme un art d’alléger, de diminuer les points de friction et partant les résistances à l’avancement. Il lui avait fallu deux ans et de nombreux chronométrages pour mettre définitivement au point son jeu de multiplications.

**Quelques échanges dans le ménage**

« - Ah, disait Flavie, exaspérée, tu ne t’occupes pas tant de ta femme ! si je recevais le quart des soins que tu donnes à ce sale vélo qui encombre ma cuisine…

- Une femme, répondait paisiblement Félix, ne vous porte pas au sommet du massif de la Grande Chartreuse et ne vous aide pas à parcourir deux ou trois cents kilomètres le week end.

- Tu n’as pas toujours raisonné de cette façon ! disait Flavie. Je me souviens d’une époque où ton vélo te servait à me courir après...je ne pouvais pas sortir sans tomber sur toi, à tous les coins de rue.

- Il y a un temps pour tout, disait Félix. Maintenant, le vélo me procure un plaisir sain. Je me fortifie les poumons et ne fais de mal à personne.

- Mais je reste seule ! disait Flavie

- C’est dommage que tu n’aimes pas le vélo ! je connais des femmes qui accompagnent leur mari dans toutes les sorties.

- Merci bien ! disait Flavie, qui avait la nonchalance des voluptueuses. Je préfère le cinéma.

- Chacun ses goûts, concluait Felix Lacail. Si encore tu aimais le tandem…

- Quelle horreur ! s’écriait Flavie, Rester des heures derrière un dos qui sue et vous masque le paysage. Et peiner par-dessus le marché !

- Tu n’es pas sportive. Mais, que veux-tu, moi je me fiche du cinéma et de Freddy Glowes. Il me tape sur les nerfs ce type là et je ne le trouve pas si bien que ça.

-Tu ne le trouves pas bien, Freddy Glowes ?

-Non

- Tu as bien une tête à pouvoir parler de cette façon. C’est la jalousie qui te fait dire ça. D’ailleurs tous les hommes sont jaloux de Freddy Glowes., c’est bien la preuve qu’il te plaît.

- Peuh, disait Félix. D’ailleurs, qu’il plaise, qu’est-ce que cela peut me faire ? on ne le rencontre pas dans Grenoble, ton Freddy Glowes. Et, s’il y venait, tu peux croire qu’il y aurait des adoratrices pour passer avant toi, ma pauvre fille !

- Passer avant moi ! ripostait Flavie, piquée, qu’est-ce que tu en sais ? j’en vaux bien d’autres !

- Tu n’es pas assez lingée et tu n’as pas les façons. Comme femmes, ils ont tout le gratin, ces gaillards-là, rien qu’au clin d’œil. Autant des princes.

- Je ne suis que la femme d ’un petit fonctionnaire, tu veux dire ?

- Petit, mais honorable, je m’en flatte !

- D’un homme sans conversation, qui astique son vélo, quand il ne joue pas à la belote ou ne court pas les routes !

- Dis, Flavie, t’étais pas une duchesse, t’oublies !

- Sans être duchesse, j’aurais pu faire mieux. Quand je pense à Sylvaine Marchaillou…

- Pas pareil ! disait Félix. Elle a fait la grue.

- Oh ! la grue…

- Avec quoi elle s’est fait un petit capital ? Qui c’est qui lui a payé le magasin d’où tout est parti ? je la connais, Sylvaine Marchaillou, elle a débuté dans la ganterie comme petite vendeuse sur la place Grenette.

- N’empêche qu’elle s’en est sortie, de la ganterie !

- Par les alcôves, C’est une tâche, tu ne me diras pas ? Tandis que toi, tu portes un nom à l’abri des soucis de tripotages. Tu peux marcher la tête haute dans Grenoble.

- La tête haute et sans le sou !

- T’as la sécurité devant toi, avec la retraite au bout.

- Une retraite de misère, après une vie de médiocrité ! nous n’avons pas même d’auto

- Tu veux que je te dise, Flavie ? T’es mécontente de ton sort parce que tu ne fais pas de vélo. Tu prendrais la bonne suée, le dimanche, ça te ferait autrement de bien que toutes ces histoires à dormir debout qu’on vous montre au cinéma. Tu ne veux pas que je te paie une jolie huit vitesses comme la mienne ?

- J’aurai d’abord besoin de robes et de chapeaux !

- C’est malheureux, disait Félix Lacail, que tu n’aies pas mes goûts ! oui, c’est bien malheureux pour toi ! On a raison de dire que l’ambition perd le monde, et de ne pas savoir se contenter de ce qu’on a ».

Mais Félix Lacail ne tirait pas de ces discussions des conclusions alarmantes. Il posait en principe que les femmes sont changeantes et ne savent pas exactement ce qu’elles veulent. La preuve, c’était que Flavie, depuis environ un an, ne lui adressait plus de reproches et le laissait partir autant qu’il désirait. « Elle se calme, disait-il. Avec elle, il n’y a qu’à tenir bon ». Et ce jour-là, allant rejoindre ses camarades de sortie, souriant sur son vélo à des pensées de mari adroit, Félix Lacail se répétait : « j’ai su manœuvrer. J’ai bien su manœuvrer avec Flavie ! La voilà souple comme un gant. » Il croyait que les femmes se conquièrent une fois pour toutes et qu’on peut passer ensuite à d’autres exercices.

**En route**

Pour cette première journée de sport, il s’agissait encore d’un galop d’essai. On devait emprunter l’itinéraire Seyssinet, La Tour-Sans-Venin, Pariset, Saint-Nizier, en direction de Villars- de- Lans, soit quand même de 214 à 1160mètres d’altitude, sur une distance relativement courte. C’était toujours l’une des premières randonnées d’entraînement. Une fois sur la montagne on arrêterait l’itinéraire définitif ou par Chevranche ou par les Grands-Goulets, pour redescendre sur Pont- en- Royans, avec retour par la vallée de l’Isère, rive gauche si l’on avait la flemme, rive droite et en allongeant si on avait le courage.

Il y aurait certainement des faiblards pour proposer de coucher à Villard- de- Lans. Mais Félix Lacail s’y opposerait vivement : ce n’était pas la peine de prendre la route avec le grand équipement pour coucher aussi près de Grenoble. Sa profession sédentaire lui permettait d’amasser des forces considérables qu’il désirait dépenser entièrement, du Samedi midi au Dimanche soir. C’était exquis de rentrer fourbu, trempé de sueur et assommé d’air vif, pour s’endormir d’un seul coup, dès la dernière bouchée avalée. (Cela faisait autrefois grogner Flavie, mais elle l’acceptait maintenant comme le reste). Et il n’était pas mauvais de ressentir le lundi matin quelques courbatures qui donnaient un agrément singulier à la vie de bureau, si bien faîte pour récupérer.

Il y avait, dans leur lot amical de cyclistes, des hommes robustes et bons rouleurs de plat. Mais aucun n’était meilleur grimpeur que Félix Lacail, petit, nerveux et rageur. Il voulait à chaque fois son triomphe et de quoi nourrir de ses exploits une semaine de la préfecture. Cet homme qui passait sa vie à relire des formulaires, dresser des états et remplir des imprimés, ne plaçait rien au-dessus de l’exploit sportif, accompli sur deux roues et en montagne. C’était au flanc des pentes de douze pour cent qu’’il prenait ses revanches et revisitait des notions de valeur trop légèrement acceptées. On voyait Lacail, couché et crispé sur son guidon, se contorsionner sur sa selle, en ricanant à l’adresse d’un rival abhorré : « Je voudrais bien l’y voir, leur Freddy Glowes. » Il voulait parler du bellâtre calamistré qui, d’Hollywood, faisait de grands ravages dans les cœurs féminins. Il ne connaissait Freddy Glowes que par l’image, mais son cœur nourrissait de la haine pour le muscadin, quelque chose l’avertissant que le trop joli garçon portait ombrage à tous les maris. C’est pourquoi Lacail, dans ses instants de grands efforts, lançait à Freddy Glowes le défi de venir se mesurer avec lui, sur le terrain du col de Porte ou du Lautaret. Comment qu’il finirait derrière et à pied, l’Américain ! On verrait la tête de Flavie ! » Car il croyait l’exploit cycliste capable d’agir souverainement jusque sur les penchants d’amour. Il ne doutait pas que Flavie ne fût au fond flattée qu’on le dit fameux grimpeur.

Pour aborder la montagne, Lacail conservait une multiplication de quatre mètres cinquante jusqu’au milieu du village de Sayssinet. Il adoptait ensuite quatre mètres et poussait ce nouveau braquet le plus loin possible, se réservant les développements de trois mètres cinquante et trois mètres pour les derniers kilomètres, alors qu’il se mettait à accélérer la cadence. Ainsi fit-il une fois de plus. Parti lentement, il était en queue de peloton durant la traversée de Sayssinet, mais il commençait à refaire du terrain en vue de Pariset. Au virage de Rochetière, il passait en tête. Quelques kilomètres avant St Nizier il donna son plein effort, car c’était un principe pour lui d’y arriver toujours le premier et d’y compter les minutes d’avance qu’il avait sur le second.

**La lecture de la lettre**

Tout le monde avait peiné. Une halte fut décidée Les cyclistes entrèrent se rafraîchir dans une auberge. Lacail resta dehors pour resserrer une courroie, et d’ailleurs il était ennemi de boire en cours d’étape. En tirant son mouchoir pour s’essuyer le front, il fit tomber de sa poche cette lettre qui portait la mention : personnelle. Etant seul, il la décacheta, la lut et la relut. C’était un horrible message, d’une trivialité extrêmement voulue, à l’écriture truquée, à l’orthographe déformée à plaisir. Il y était dit : « Pauvre imbécile de Lacail. Ta Flavie te fait cocu du temps que tu fais l’idiot sur ton vélo. Elle s’en paie avec son fripon, le samedi et le dimanche, pendant que tu la crois au cinéma. *Tu remarques donc rien* ! Cette phrase assena le soupçon et l’ancra dans l’esprit de Lacail. Parbleu, il avait bien remarqué que sa femme devenait plus gentille et facile à vivre, et aussi plus détachée, plus indifférente, comme *si elle avait désormais les moyens de se suffire ailleurs.* Mille petits détails de la vie commune, dont le manque d’exigences de Flavie, qu’il attribuait deux heures plus tôt à sa propre adresse, devinrent subitement des indices inquiétants. Cet air distrait, ce souci de toilette, et cet éclat qu’on lui voyait certains jours…

La pensée d’être trompé n’avait jamais effleuré Félix Lacail. Il ne croyait pas que cette disgrâce pouvait atteindre un fonctionnaire de la préfecture, et lui spécialement. Il vivait retranché dans une satisfaction de soi-même qui écartait de sa vie des possibilités de ce genre, réservées à des personnages ridicules, privés de charme et d’intelligence Et la soudain, à mille mètres d’altitude, alors qu’il avait à ses pieds le monde dans sa petitesse au fond de laquelle Grenoble n’était plus qu’une fourmilière sa foi en lui-même vacillait. Au fond du gouffre bleu et vert où scintillaient les cours d’eau et brillaient les toits minuscules, une perfide et un coquin se gaussaient de lui. Il eut une sorte de syncope, sensation atroce qu’il avait déjà ressentie deux ans auparavant, après avoir monté le Galibier en forçant exagérément.

Il se fit en lui comme un grand vide et un grand silence. Des lueurs rouges dansèrent devant ses yeux. Il eut pourtant la force d’aller rejoindre à l’auberge ses amis, qui tous remarquèrent sa pâleur. « Écoutez, dit-il, je ne me sens pas bien. Continuez sans moi.je vais rentrer à Grenoble.

- Ca va passer, Félix. Tu as une défaillance perce que tu es monté trop vite.

- J’en ai eu monté plus vite que ça, dit Lacail, vexé. Et ça m’arrivera encore. Maïs ça ne va pas. Quelque chose que j’ai dû manger.

- Comme un empoisonnement, des fois ? ça fatigue, ces choses-là.

- Oui, dit Lacail, comme un empoisonnement.

- Tu te sens les jambes molles et comme un malaise partout ?

- Oui, dit Lacail

- Et des sortes de frissons froids ?

- Oui, dit-il encore.

- Alors, il vaut mieux t’arrêter et te mettre au chaud. Attendre que la faiblesse se passe.

- Je vais rentrer, dit Lacail.

- Tu ne veux pas qu’on t’accompagne ? »

La question était formulée sans insistance : ça ne souriait à personne de rentrer à Grenoble et de gâcher un week- end.

« Non, non, dit Lacail. Ne vous dérangez pas.je vais m’en aller doucement Si ça n’allait pas du tout, je ferai signe à une auto.

* C’est vrai qu’il passe tout le temps des autos. Ah, c’est dommage que tu nous quittes, Félix ! Eh bien, à lundi. On ira prendre de tes nouvelles ».

**Le retour à Grenoble**

Felix Lacail se remit en selle et machinalement se laissa glisser dans la descente, en sens inverse du chemin parcouru. C’est vrai qu’il ne se sentait pas bien, fiévreux et frissonnant, avec une partie de lui-même comme hagarde. Il parcourut ainsi quelques kilomètres. Il se souvint qu’il avait dans sa sacoche une réserve d’alcool.il mit pied à terre et but la moitié du contenu de sa gourde. Puis, il s’assit au bord de la route, hébété. Il voyait, bien en dessous de lui, le Drac bouillonner dans son lit de pierres, briller les clochers de Seyssins et Seyssinet, les toitures des châteaux de Jarrie, de Bresson et d’Eybens. C’était une très belle journée, clémente et tiède, égayée de fleurs et de verdures fraîches. Il pensa : « c’est un idiot qui me fait une blague… » Il regretta d’avoir quitté les copains : qu’est- ce qu’il allait faire, tout seul, à Grenoble ? Mais déjà, il était trop tard pour revenir en arrière. Et le doute le reprit. Il but encore à sa gourde et la glissa dans son blouson. L’effet se fit sentir, de l’alcool absorbé brutalement. « La garce ! se dit-il. La sacrée garce ! » Il sauta sur la machine, s’assujettit à elle fortement, les cale-pieds serrés sur la chaussure, les avants- bras crispés, et se mit à dévaler témérairement la pente, en prenant dans les virages des risques insensés. Cette lancée sauvage ne lui laissait plus le temps de réfléchir. Seuls ses réflexes agissaient.

Sur le plat, il se mit à pédaler avec force. Et bientôt, tout en sueur, il se vit devant Grenoble, sur le point d’y pénétrer, sans que son cerveau n’eût rien décidé. Il acheva de vider sa gourde.et il se glissa en ville, calculant le moyen d’aborder la rue Turenne au plus près de sa maison, afin de ne pas être remarqué des voisins. Il arriva jusque devant l’allée, où il rentra prestement sa machine. Ensuite il gravit furtivement les escaliers jusqu’à sa porte. Le verrou était mis. Il l’ouvrit, puis la serrure, entra et referma sans bruit. Il se tenait dans le corridor de son propre appartement, comme un voleur dans la demeure d’autrui, étonné de se trouver dans un silence de maisons vides, particulier aux jours fériés, où résonnait une lointaine T.S.F qui donnait un résultat de course cycliste-précisément- et Lacail eut envie d’écouter.

**A la maison**

Mais il fallait en finir, d’une façon ou de l’autre. Toujours sans faire de bruit, il entrebâilla une porte. Et devant lui, sur le divan, il vit sa femme, une Flavie inconnue, yeux clos, au visage transfiguré et abandonné sur une épaule d’homme. Celui-ci était penché sur Flavie et lui chuchotait quelque chose dans les cheveux, tranquillement, avec un art pervers*. Et cet homme était Freddy Glowes*, oui, en personne, le sale type prétentieux d’Hollywood, installé comme chez lui ,chez Félix Lacail, fonctionnaire d’une préfecture française !

« Grinchard passe premier au Cœur Volant, avec quinze secondes d’avance sur Speicher » annonçait au loin la T.S.F.

**La fuite**

Le coup de feu claqua sans que Lacail, qui avait pourtant visé, se fût rendu compte de ce qu’il faisait. Des cris suivirent la détonation. Il aperçut Flavie, défigurée par l’épouvante-et du sang, un filet de sang…Alors, il jeta son arme. C’était son « pistolet à chiens », un petit pistolet à balles de plomb dont il se servait en vélo pour tirer sur les dogues qui lui sautaient aux mollets. Il ouvrit la porte et se lança dans les escaliers qu’il descendit quatre à quatre. En bas, il sortit sa machine de l’allée, bondit dessus et s’éloigna, poursuivi par la voix nasillarde de la T.S.F. :

« Grinchard augmente son avance. Speicher est absorbé par le peloton. L’arrivée ne va pas tarder à se jouer. »

Lacail ne vit pas un homme au visage sardonique qui rôdait dans ces parages et s’était tenu longtemps dans un petit café de la rue Lesdiguières, comme en attente. C’était Pamphile Garambois, le vieux Pampan des anciens jours.

L’employé de la préfecture, cherchant une issue à sa situation, se précipita machinalement dans la direction de Vizille. Son excitation était telle que sur les huit kilomètres qui séparent Grenoble de Pont -de- Claix, l’aiguille de son compteur ne cessa d’osciller entre trente-huit et quarante à l’heure. Jamais sur ce parcours il n’avait fait un temps aussi excellent. D’ailleurs, à Pont-de-Claix, il s’effondra, ruisselant. Il entra dans un débit et se fit servir du vin blanc, dont il avala deux carafons avec un air stupide. Quelle histoire à la préfecture, quand on saurait ! il perdrait sa place…est- ce que le mieux ne serait pas d’aller de jeter dans le Drac, du haut du vieux pont en ogive ? mais qu’est-ce que cet Américain fichait chez lui ? il alla pâteusement le demander à un homme qui buvait au comptoir et paraissait chargé d’une énorme expérience, car ses discours ne tarissaient pas :

« Je rentre chez moi et je trouve un Américain qui embrasse ma femme. Qu’est-ce que je fais ?

- Tu balances l’Américain par la fenêtre, dit l’autre.

- Ah ! dit Lacail, étonné de n’avoir pas eu ce reflexe…et si je le tue autrement ?

- Ca ne fait rien. Y a quand même du bon ! Est-ce qu’on prend une tournée ?

- Oui, dit Lacail, enchanté d’avoir trouvé un ami si réconfortant.

Pourtant son malaise ne le quittait pas complétement.

« Tu ne trouves pas, dit-il à son nouveau compagnon, que la vie est bête ? »

Mais l’autre n’était pas familiarisé avec une telle profondeur de pensée. Surtout devant un bar où ruisselait le vin blanc.

« Enfin, dit-il, tu l’as tué ou pas tué, l’Américain ?

- Je l’ai tué, dit Lacail.

- Alors de quoi tu t’inquiètes ? te voilà peinard, maintenant !

- C’est que…voulut dire Lacail.

- Tu as tué aussi ta femme ?

- Non, dit Lacail, pas elle. J’ai pas eu l’idée

- T’as peut-être eu tort, dit l’ami, Du temps que tu y étais…quand tu tiens le bon bout dans un travail, vaut mieux tout finir de la même fois ».

Mais Lacail ne répondit pas. Il s’était affalé sur une chaise, et, la tête entre ses bras, qui portaient sur le marbre d’une table, assommé par l’alcool, la fatigue, l’émotion, il ronflait, oubliant sa femme, l’Américain et le saut dans le Drac ».

Jean François RINGUET

Albi Cyclo Tourisme

jfgr81@free.fr